Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 58 (2011)

Heft: 1: Fascicule français. La littérature face à l'hégémonie de l'économique

Vorwort: Présentation

Autor: Bähler, Ursula / Labarthe, Patrick

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Présentation

Au cours de l'été 2010, nous avions lancé une invitation à collaborer au présent volume de *Versants*, consacré au thème de « La littérature face à l'hégémonie de l'économique ».Voici un extrait de l'argument proposé dans la lettre de présentation :

> L'esprit général de cette publication est le suivant : l'hégémonie de l'économique dans le monde moderne conduit à penser tous les ordres du savoir et les modes d'être selon un modèle fondé sur le quantifiable, le paramètre bancaire et la loi du marché. Comme l'ont montré des travaux récents, cette représentation est en train de construire un sujet nouveau, « l'homme néolibéral » (voir notamment Christian Laval, *L'Homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007) et vise à imposer une rationalité universelle dans tous les domaines de l'existence : la santé, la justice, la politique et l'éducation, qu'elle modifie au point de les calquer sur un dogme de l'entreprise aux conséquences néfastes tant pour la qualité du lien social que pour le sens de la connaissance. L'université et, en son sein, ceux dont le souci majeur est une interrogation sur les œuvres littéraires, sur leur inscription dans la longue durée de l'Histoire, ne peuvent que s'inquiéter de cette évolution.

Le projet fut accueilli avec la plus vive sympathie par les chercheurs que nous avions pressentis. Quelques-uns d'entre eux ont bien voulu participer également à une journée de réflexion autour de ce même sujet, organisée par l'École doctorale de l'Institut des langues et littératures romanes de l'Université de Zurich le 25 octobre 2010 ; ultérieurement d'autres participants se sont joints à l'élaboration du volume.

Comme on le constate, notre lettre était un geste fort, elle n'hésitait pas à nommer les choses sans ambages, au risque de les simplifier pour l'occasion. Les articles qu'on lira ici repensent à nouveaux frais le rapport – ou plutôt les rapports – entre le littéraire et l'économique, dans la synchronie tout comme dans la diachronie. Toutefois si le risque de simplification était réel, l'affirmation générale que formulait la missive était-elle fausse pour autant ? Certes, Christian Laval va très loin quand il postule la construction, par le discours néolibéral, d'un nouveau type d'homme, l'« homme économique »[1].

[1] Quant à l'historique du syntagme « *homo œconomicus* », voir p. ex. Bernd Blaschke, *Der* homo oeconomicus *und sein Kredit bei Musil, Joyce, Svevo, Unamuno und Céline*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2004, pp. 17-24.

Ursula BÄHLER et Patrick LABARTHE, « Présentation », *Versants* 58:1, fascicule français, 2011, pp. 5-11

Mais a-t-il tort de mettre si fort l'accent sur la différence fondamentale entre le libéralisme traditionnel – la logique du « laisser-faire » fondée sur l'idée d'une ontologie des lois « naturelles » du marché – et le néolibéralisme d'aujourd'hui ? Dans un compte rendu de *Néo-libéralisme version française* de François Denord[2], Christian Laval reproche précisément à l'auteur de ne pas tenir suffisamment compte de cette différence, laquelle serait non de degré mais de nature :

> Reprenant à Michel Foucault [dans *Naissance de la biopolitique*[3]] sa rigoureuse définition du néolibéralisme comme nouvel art de gouverner des sujets considérés comme des calculateurs intéressés, il [Denord] tend pourtant à confondre les positions néolibérales et la vulgate laisser-fairiste la plus banale. Il importe en effet de bien saisir ce qu'il y a de « néo » dans le néolibéralisme, du moins si l'on est soucieux de ne pas tomber dans les errements de trop nombreux « antilibéraux » qui semblent croire qu'il n'y a rien de vraiment nouveau à l'Ouest depuis Adam Smith[4].

Et il continue, un peu plus loin :

> Le projet politique néolibéral dépasse de très loin le seul cadre de la politique économique. Elle ne se réduit pas à la réactivation du vieux néolibéralisme économique, encore moins à un retrait de l'État ou à une diminution de son interventionnisme. Elle est conduite par une logique normative qui concerne tous les champs de l'action publique et tous les domaines de la vie sociale et individuelle. Fondée sur l'anthropologie totale de l'homme économique, elle met en œuvre des ressorts sociaux et subjectifs spécifiques, la concurrence, la « responsabilité », l'esprit d'entreprise, et vise à produire un sujet nouveau, l'homme néolibéral. Il s'agit en somme de produire un certain type d'homme qui serait apte à se laisser gouverner par son propre intérêt. L'objet du pouvoir n'est donc pas donné, il se réalise dans les dispositifs que le gouvernement crée, entretient, stimule[5].

Or Christian Laval n'est pas seul, loin s'en faut, à défendre ces thèses. L'Américaine Wendy Brown, professeur de sciences politiques à l'Université

---

[2] Paris, Demopolis, 2007.

[3] Cours au Collège de France, 1978-1979, éd. par Michel Sennelart, sous la dir. de François Ewald et Alessandro Fontana, Paris, Gallimard, Le Seuil, « Hautes Études », 2004.

[4] Christian Laval, « Penser le néolibéralisme », *La Revue internationale des livres et des idées*, 22/11/2007, url : http://www.revuedeslivres.net/articles.php?idArt=63 (consulté le 10 juillet 2011).

[5] *Ibid.*

de Californie, à Berkeley, auteur, notamment, d'un ouvrage intitulé *Les Habits neufs de la politique mondiale*[6], abonde dans le même sens :

> Le néo-libéralisme est un projet constructiviste : pour lui, la stricte application de la rationalité économique à tous les domaines de la société n'est pas un donné ontologique ; il œuvre donc, comme on va le voir, au développement, à la diffusion et à l'institutionnalisation de cette rationalité. [...] La gouvernementalité néo-libérale mine l'autonomie relative de certaines institutions (la loi, les élections, la police, la sphère publique) les unes par rapport aux autres, et l'autonomie de chacune d'entre elles par rapport au marché. Or c'est grâce à cette indépendance qu'ont été jusqu'à présent préservés un intervalle et une tension entre l'économie politique capitaliste et le système politique démocrate libéral. Les conséquences de cette transformation sont considérables[7].

En effet, ce qui ainsi serait en jeu n'est pas moins que la démocratie elle-même... Aussi radicale qu'elle puisse paraître, cette vision des choses, anticipée par Hannah Arendt dans *The Human Condition*[8] et par Michel Foucault dans *Naissance de la biopolitique*[9], pour ne mentionner que ces deux voix majeures, est partagée par de nombreux penseurs contemporains. La contribution de Marc Chesney, qu'on lira ici, met à son tour en évidence la rupture fondamentale de l'économie financiarisée d'aujourd'hui avec les principes de base du capitalisme libéral traditionnel dont elle ne semble plus constituer qu'un avatar cynique et perverti. Et pour nous rapprocher encore plus de notre réalité vécue, ne sentons-nous pas, dans notre travail quotidien au sein de l'Université, la pression de plus en plus forte du discours néolibéral ? « *Rating lists* », « *citation frequency* », « *European Credit Transfer and Accumulation System (ETCS)* », « *workload* », etc. – autant d'expressions que de techniques fondées sur la seule rationalité du mesurable et du quantifiable et qui – telle est bien la question – s'imposent à nous avec une fausse

---

[6] Trad. par Christine Vivier, avec la collaboration de Philippe Mangeot et Isabelle Saint-Saëns ; préface de Laurent Jeanpierre ; avant-propos inédit de Wendy Brown, Paris, Les Prairies Ordinaires, « Penser/Croiser », 2007.

[7] Wendy Brown, « Néo-libéralisme et la fin de la démocratie », *Vacarme*, 29, 2004, url: http://www.vacarme.org/article1375.html (consulté le 10 juillet 2011).

[8] Chicago, University Press, 1958.

[9] Voir n. 3.

évidence[10]. Quoi qu'on en dise, et sans vouloir dénier, dans cette évolution, la part de responsabilité qui est la nôtre en tant qu'universitaires, comme le soulignent ici même les réflexions d'Étienne Barilier, il y a bien lieu de s'inquiéter, dans quelque discipline que l'on soit.

★

Depuis toujours, la littérature dialogue avec d'autres formes de discours, avec d'autres types de rationalités et d'autres manières de croire, ces modes dialogiques allant de l'accord et de la complicité tacite jusqu'à la résistance ouverte en passant par tout l'éventail possible des positions intermédiaires. Il en est ainsi du dialogue entre la littérature et l'économie[11].

Le Beau et l'Utile : à partir de ce couple allégorique qui s'impose, chez Baudelaire, comme un foyer de questions sur la nature du commerce, l'utilitarisme philanthropique, l'américanisme, le primat du Progrès, mais aussi sur ces valeurs, au carrefour de l'esthétique et de l'éthique, que sont l'héroïsme et la charité, Patrick Labarthe étudie les résistances que le poète oppose à la science économique en les inscrivant dans un réseau de pensée d'autres écrivains du XIXe siècle, engageant ainsi une réflexion plus large sur l'autonomie de l'économique, sur la part d'excès symbolique qui fonde les élaborations du Beau, sur la polarité de l'épargne et du don, de la dérégulation du marché et de ces deux modes oubliés de l'échange régulé que sont la sociabilité et la mémoire.

Les pages de Peter Fröhlicher examinent un certain nombre de notions que la littérature partage avec l'économie, notamment celles de la valeur et de l'utilité, non sans les doter de qualités sémantiques, axiologiques et modales sensiblement différentes. À travers un panorama de textes du XVIe au XXe siècle, l'auteur montre que la littérature ne se pose quant à elle pas seulement la question des valeurs, mais également celle

---

[10] Voir également Sandrine Garcia, « L'Europe du savoir contre l'Europe des banques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1, 2007, pp. 80-93, url : http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2007-1-page-80.htm (consulté le 3 juin 2011). Renvoyons aussi aux travaux du philosophe autrichien Konrad Paul Liessmann, qui parle d'une « économisation de la *Bildung* » (voir p. ex. *Theorie der Unbildung*, Wien, Zsolnay, 2007).

[11] Ce dialogue a fait l'objet de nombreuses études dont on trouvera un reflet dans les références bibliographiques des articles de ce recueil. Nous y ajouterons deux titres d'ouvrages majeurs en allemand : Joseph Vogl, *Kalkül und Leidenschaft. Poetik des ökonomischen Menschen*, München, Sequenzia, 2002 ; Bernd Blaschke, *Der* homo œconomicus *und sein Kredit bei Musil, Joyce, Svevo, Unamuno und Céline*, *op. cit.*

de la *valeur des valeurs* et qu'à ce titre elle est appelée à jouer un rôle capital dans les débats sur la question (aristotélicienne) d'une vie *bonne*, débats qui ont repris vigueur depuis que la crise économique a révélé une autre crise, plus profonde, de nos sociétés.

Dans son article, Remo Ceserani nous rappelle utilement que l'idée de *Weltliteratur* mise en circulation par Goethe s'appuie sur la logique économique de l'époque, qui est celle de la (haute) bourgeoisie, logique considérée comme une dynamique d'échange et d'ouverture à l'*autre*, culturellement enrichissante. Fait étonnant et révélateur dans son paradoxisme : dans les discussions récentes autour de la « littérature mondiale », la métaphorique du marché est toujours bien présente, alors même que l'idéologie critique qui sous-tend les débats tient un tout autre langage, anti-économique...

Yves Citton développe la thèse d'une naissance synchrone et nullement fortuite, au passage du XVIIIe au XIXe s., de « l'économie » et de « la littérature » entendues cette fois comme des disciplines se constituant en champs autonomes. « Littéraires et économistes ont [...] été mis en orbite à partir d'une même poussée initiale – qui visait à *rendre compte/conte de l'économie de nos affects*. Qu'est-ce qui fait bouger un être humain comme il le fait ? » L'évolution de « la littérature » s'inscrit alors dans une longue histoire de répulsion et d'attraction, de haine et d'amour vis-à-vis de « l'économie », mais aussi dans un processus de normalisation et d'hégémonisation du savoir dont elle partage la logique avec cette dernière, jusque dans les années 1970, qui voient s'ébranler les concepts fondateurs de « la littérature ». Et Citton d'inviter cette dernière à « une nécessaire métamorphose » dans ce qu'il appelle « l'ère post-médiatique », c'est-à-dire un ère que caractérisent les technologies de l'Internet.

Dans leurs contributions respectives, Sonya Florey et Martial Poirson se penchent sur des productions artistiques de l'« extrême contemporain » qui thématisent ouvertement la réalité socio-économique néolibérale de notre temps. Au travers de l'analyse de deux romans appartenant à la « fiction d'entreprise », *Central* (2000) de Thierry Beinstingel et *United problems of Coût de la Main d'œuvre* (2002) de Jean-Charles Massera, Sonya Florey réfléchit sur la façon dont ces textes, loin de formuler une mise en accusation directe et simplificatrice du « système », dévoilent, par leur forme même, les effets aliénants du monde néolibéral et incitent le lecteur à s'interroger sur les possibilités de se construire une histoire et, partant, une identité propres *dans* cette société qui, bon gré mal gré, est la nôtre.

Martial Poirson interroge, quant à lui, une série de productions théâtrales des années 2008 à 2011 en dégageant l'éventail des différents modes de présence et modalités de signification de la crise économique qu'elles représentent, chacune à sa façon, ainsi que les ressorts idéologiques qui les sous-tendent, éventail qui va d'une anthropologisation apaisante jusqu'à l'exhibition d'une économie en crise qui se voit assimilée à une crise du drame et semble simultanément s'ouvrir sur de nouvelles perspectives, rencontrant sur bien des points la logique du « capitalisme cognitif » qui, au dire de certains théoriciens, caractérise l'histoire économique depuis une vingtaine d'années. Par rapport à la démonstration de Remo Ceserani, on notera un phénomène d'inversion tout à fait intéressant dans l'ordre des figures rhétoriques : alors que les métaphores économiques ont servi un temps et continuent à servir pour esquisser l'espace utopique d'une « littérature mondiale », les métaphores théâtrales et plus spécifiquement tragiques semblent structurer de nos jours un certain type de raisonnement qui cherche à rendre compte de la crise, tout en déresponsabilisant le discours économique qui en est la cause, en inscrivant le drame dans un scénario de nature transcendante.

L'étude de Camilo Fernández Cozman, finalement, opère une ouverture culturelle importante : l'analyse de quatre poètes latino-américains – César Vallejo, Pablo Neruda, Nicanor Parra et Antonio Cisneros – permet de comprendre comment des auteurs de pays au passé colonial essaient de lutter contre l'hégémonie de l'économique, autre forme, finalement, de colonisation, en construisant une modernité *périphérique*, capable d'assurer les valeurs fondamentales et la dignité de l'être humain dans sa culture spécifique et, en même temps, ouverte au monde.

Le dialogue qu'entretient la littérature avec l'économie s'inscrit ainsi dans le temps et dans l'espace au gré desquels il se modifie, s'enrichit, se complexifie. Mais en même temps – c'est ce que montre Étienne Barilier dans les pages qui inaugurent le recueil et qui auraient pu aussi bien le clore –, ce dialogue, comme tous les autres, se fonde sur des qualités inhérentes au discours littéraire, lesquelles constituent ce dernier en un règne de l'absolu, soucieux de sa seule perfection esthétique. Et c'est par ce souci d'absolu même que la littérature, « présence du monde dans les mots », serait toujours non pas au-dessus, mais *dans* la mêlée.

★

Il ne suffit pas de s'inquiéter. Ce volume, comme bien d'autres qui l'ont précédé et qui le suivront, se voudrait un appel, une invitation à rester vigilants, à continuer les analyses et les débats, à confronter la pluralité des idées et des approches. Comme l'écrit Étienne Barilier, « l'art, la littérature, la critique littéraire, pour continuer d'affirmer et d'affermir le sujet humaniste, doivent avant tout *exister*. Nous devons tous, écrivains et critiques, faire notre travail. Car c'est notre existence même qui montrera, à défaut de le démontrer, que l'homme est qualité avant d'être quantité, et que l'homme ne se laisse pas arraisonner par l'inhumain qui est en lui ».

URSULA BÄHLER
Université de Zurich
ubaehler@rom.uzh.ch

PATRICK LABARTHE
Université de Zurich
plabarthe@rom.uzh.ch